



Rives méditerranéennes

38 | 2011

Mutations et reconversions des espaces de production (XVIII^e-XXI^e siècle)

Les colonies industrielles catalanes, un patrimoine exceptionnel mais encombrant

Gracia Dorel-Ferré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/3972>

DOI : 10.4000/rives.3972

ISBN : 978-2-8218-0072-4

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2011

Pagination : 43-56

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Gracia Dorel-Ferré, « Les colonies industrielles catalanes, un patrimoine exceptionnel mais encombrant », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 38 | 2011, mis en ligne le 15 février 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/3972> ; DOI : 10.4000/rives.3972

Les colonies industrielles catalanes, un patrimoine exceptionnel mais encombrant

Gracia DOREL-FERRÉ
Université de Reims

Résumé : Les colonies industrielles catalanes sont encore, en ce début du XXI^e siècle, un sujet passionnel et polémique. Une approche historique, fondée sur l'étude des archives d'entreprise n'a été faite que pour quelques rares études de cas. D'où la vigueur des interprétations de type passionnel ou mémoriel. Il faudrait revenir à une étude dépassionnée, qui prenne en compte les logiques techniques, sociales et spatiales. C'est ce à quoi invite cette contribution. Ce patrimoine est en outre important par le nombre des sites, leurs qualités architecturales, les variantes du modèle qu'il exprime. Devant cette richesse, aucune étude globale, aucun projet d'ensemble. C'est donc à une pluralité d'initiatives, certaines heureuses, d'autres, beaucoup moins, que nous avons à faire, et c'est, tout compte fait, au détriment du patrimoine.

Abstract: Catalan industrial colonies are still, in the early 21st century, a subject of passion and controversy. A historical approach, based on the study of company archives, has uncovered a few rare cases, which explains why these colonies are the subject of passionate and commemorative interpretation. It is important that we take a more dispassionate approach that takes into account technical, social and spatial arguments, the approach suggested in this contribution. This heritage is all the more important because of the number of sites involved, the quality of their architecture, and the various forms inspired by the original model. But, despite the wealth of examples, it is not possible to make an overall study or project. A variety of initiatives are required, some successful, others less so, even though the heritage may suffer as a result.

Les colonies industrielles catalanes sont encore, en ce début du XXI^e siècle, un sujet passionnel et polémique¹. Il s'agit de sites de production industrielle associés à leur cité ouvrière, avec la maison de maître et l'église, qui présentent une grande cohérence morphologique du fait de leur mono-activité – colonies minières, colonies textiles- d'une localisation analogue – sur les emplacements des ressources minières pour les unes, le long du cours moyen du Ter, du Llobregat et du Segre pour les autres– et d'une même période de construction : en gros les deux dernières décennies du XIX^e siècle. Elles ont vécu, sans grandes transformations, plus d'un siècle d'une intense activité, mais elles ont sombré, les unes après les autres, sous les coups des désindustrialisations massives des années 1970. Les colonies ont fait l'objet, depuis cette date, d'un traitement inégal. Elles constituent pour la plupart un patrimoine en déshérence et les solutions proposées à grand renfort publicitaire n'ont pas eu de véritable impact.

BRÈVE HISTOIRE D'UN CAS PARTICULIER

Petit pays, à peine grand comme la Belgique, la Catalogne a la forme d'un triangle très compartimenté, limité par les Pyrénées au nord, l'Ebre au sud, la mer à l'est et le Segre, affluent de l'Ebre, à l'ouest. Un fleuve la traverse en son milieu, dans un axe nord-sud, le Llobregat et avec son affluent le Cardener. Un autre fleuve court d'ouest en est, le Ter, qui débouche près de Gérone. A partir de la fin du XVIII^e siècle, le pays s'est engagé dans une industrialisation facilitée par le marché colonial, qui lui est ouvert depuis quelques décennies et par le retour d'une partie des capitaux des *indianos*². Cette industrialisation précoce, interrompue par les guerres napoléoniennes est rendue difficile par les désordres politiques et économiques de la première moitié du XIX^e siècle³. Pourtant, c'est

1 Pour une historiographie du sujet, voir notre article : G. DOREL-FERRÉ, « Les colonies industrielles catalanes, un phénomène discuté » dans *Mélanges offerts à Denis Woronoff. Autour de l'industrie, histoire et patrimoine*, Paris, CEHF, 2004, p. 265-282.

2 Le rôle essentiel du XVIII^e siècle a été étudié de façon inégale par P. VILAR, *La Catalogne dans l'Espagne moderne*, Paris, SEVEPN, 1962. Sur le rôle du commerce colonial, outre les travaux de Martin Rodrigo y Alharilla, cf. F. VALLS I JUNYENT, *La Catalunya atlàntica: aiguardent i teixits a l'arrencada industrial catalana*, Vic, Eumo Editorial, 2004. L'industrialisation de la Catalogne a été étudiée par J. K. J. THOMSON, *A distinctive industrialization, cotton in Barcelona*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992. Pour une bibliographie étendue du sujet se reporter à celle qui accompagne l'article d'O. RAVEUX, « Los fabricantes de algodón de Barcelona (1833-1844) Estrategias empresariales en la modernización de un distrito industrial » *Revista de Historia Industrial*, n°28, 2005, p. 157-188.

3 G. DOREL-FERRÉ, « Une désindustrialisation masquée, la Catalogne intérieure autour des années 1840 » dans M. HAU (dir) *De-Industrialisation en Europe, XIX-XX centuries*, XIIth

vers 1850 que, mettant à profit les dispositions législatives sur l'usage industriel de l'eau et portés par une dynamique économique irrésistible, les industriels catalans se tournent vers les grands fleuves pour installer des chapelets d'usines textiles « au bord de l'eau ». Les colonies, qu'elles soient minières ou textiles, ne se forment pas, quant à elles, avant les années 1870 et surtout durant la décennie suivante. C'est un phénomène bien circonscrit dans le temps et dans l'espace. C'est aussi un phénomène massif, car si l'on dénombre un petit nombre de colonies minières, une dizaine, tout au plus, on compte près d'une centaine de colonies textiles. C'est sur elles que portera notre analyse.

Elles se répartissent, pour l'essentiel, sur le cours moyen du Ter et du Llobregat, là où les conditions techniques étaient réunies et où l'éloignement de Barcelone (qui recevait le coton brut et commercialisait le produit) ne se faisait pas trop sentir. Ce sont les mieux connues, mais il ne faudrait pas pour autant sous-estimer celles qui s'égrènent le long des canaux de dérivation du Segre⁴. La plupart d'entre elles concentraient une population d'un demi-millier d'habitants, au plus, sauf la Colonia Sedó d'Esparreguera, la plus importante, qui atteint près de 1500 habitants en 1895. Celle-ci est d'ailleurs suivant toute probabilité la plus ancienne colonie industrielle dans toute l'acception du terme⁵.

Leur installation n'est pas due au hasard, mais à une analyse fine du terrain et des potentialités du fleuve : il s'agit avant tout de profiter d'une chute d'eau suffisamment puissante, à un endroit où puisse être édifiée une usine et à proximité, une cité ouvrière. Cette dépendance géographique est la cause directe d'une typologie restreinte où se retrouvent des composantes identiques : que ce soit en cascade sur un versant ou logée au fond d'un méandre, la colonie comprend l'usine, la cité, l'église et la maison de maître. Une avenue bordée de platanes constitue l'artère à partir de laquelle se distribuent les divers éléments. Les combinaisons sont pourtant infinies. Toutes reconnaissables, les colonies ne sont jamais identiques. L'usine est le plus souvent fonctionnelle, bien que toujours soigneusement construite, avec parfois de belles harmonies dans les briques qui forment les claires-voies des séchoirs. Les grandes salles de la filature ou du tissage sont couvertes en voûte catalane, qui économise les matériaux de construction tout en assurant la plus grande solidité. La cité ouvrière, elle, s'organise en maisons en rang ou en immeubles, parfois les deux. Certaines ont un souci de façade, avec les ouvertures marquées par une rangée de briques de champ ou des

International Economic History Congress, Madrid, August 1998, Sevilla, p. 99-108.

⁴ Rien de récent sur la question. Un ouvrage ancien donne annonce pourtant tout l'intérêt que représenterait l'étude des colonies industrielles dans les environs de Lleida, le long du canal de Pinyana, en particulier : R. SOL CLOT, M. C. TORRES GRAELL, *Historia de un canal, 1147-1974*, Lerida, 1974.

⁵ G. DOREL-FERRÉ, *Les colonies industrielles, le cas de la Colònia Sedó d'Esparreguera*, Paris, Editions Arguments, 1992.

carreaux vernissés. D'autres soulignent l'architecture générale par la rangée des balcons ou des portiques. Mais ce sont surtout les symboles du pouvoir qui ont été construits avec le plus de soin. Les maisons de maître sont la plupart du temps de belles maisons bourgeoises, construites en pierre, parfois en brique enduite, avec des balustrades de fer forgé et des décorations de façade en mosaïques. L'inspiration est parfois médiévale, parfois mauresque, parfois moderniste. Les églises, elles, sont toutes néo-gothiques dans leur architecture et leur décoration, mais d'une façon générale, les formes sont imposantes car il s'agit d'accueillir tous les habitants de la colonie pour les manifestations religieuses et la décoration est sobre, car leur entretien est assuré par l'entreprise et les dépenses figurent sur les livres de comptabilité.

On peut suivre précisément la formation de quelques unes d'entre elles, bien que ce phénomène familier soit paradoxalement mal maîtrisé au niveau scientifique. On ignore pratiquement tout des motivations des industriels ; on confond date de formation d'une société visant à exploiter un bien, entrée en fonction d'une usine et formation d'une colonie ; on attribue à ce système de production des intentions anachroniques. Ainsi, une théorie, qui a la vie dure, établit que les colonies industrielles ont eu comme finalité de désindustrialiser les villes ; une autre tout aussi absurde voudrait que les colonies industrielles soient le résultat d'une volonté patronale désireuse de s'éloigner de la ville pour trouver la paix sociale. Chiffres à l'appui, il est aisé de montrer que le premier argument ne tient pas, toutes les villes et surtout Barcelone ayant vu leur population croître de façon exponentielle à partir de 1850. Et quant au second, quel patron accepterait de s'installer au fin fond de la campagne s'il n'y trouvait un avantage économique ? Or les colonies industrielles ont joué un rôle décisif dans l'industrialisation catalane. Leur produit, principalement le textile de coton, s'est répandu dans toute l'Espagne, au détriment des industries textiles préexistantes⁶.

Isolées en pleine nature, loin de leur ville de rattachement, les usines textiles se sont dotées d'habitats pour retenir une main d'œuvre mobile et peu disciplinée, comme partout en Europe au XIX^e siècle. Les ouvriers les plus difficiles à faire plier étaient les anciens artisans acculés au chômage qui avaient gardé un sens aigu de leur dignité et de la valeur de leur travail. Mais ceux qui venaient des zones rurales n'étaient pas plus faciles à intégrer. Ceux-là ne savaient pas respecter un horaire, n'avaient jamais vu une horloge et ne comprenaient pas pourquoi on les pénalisait s'ils étaient en retard. Toute la deuxième moitié du XIX^e siècle résonne des protestations des uns et des autres et des grèves répétées qui les opposaient au patron. L'attribution de logements étaient cependant un argument de poids car si modestes fussent-ils, ils correspondaient à un réel progrès dans la façon de

6 J. M. BENAUL, J. NADAL, *Atlas de la industrialización de España*, Barcelona, Editorial Crítica, 2003.

vivre, avec une cuisine séparée des chambres et une chambre des parents distincte de celle des enfants. Au début du XX^e siècle, l'équipement domestique lui-même constituait un progrès indéniable, avec une cuisinière à feu de bois dans l'espace prévu pour la cuisine, et la plupart du temps, une machine à coudre dans la salle à manger. Les accessoires domestiques, produits industriellement, étaient diversifiés, tels que la batterie de cuisine en métal. Le dimanche et jours de fête, le service à café en faïence inspiré des plus belles réalisations en porcelaine trônait sur la table. Ce mode de vie qui rapprochait les ouvriers des classes moyennes était bien ressenti comme une différence radicale par la paysannerie avec qui, pourtant, les ouvriers avaient gardé des attaches, au point de chômer à l'usine les périodes de moissons et de vendanges⁷.

Tout en étant extrêmement diversifié, depuis le petit patron hier encore artisan jusqu'au grand capitaine d'industrie enrichi par le commerce colonial, le patronat des colonies industrielles était la plate-forme d'une catégorie sociopolitique homogène, bien représentée au Parlement, d'où elle surveillait étroitement toute disposition légale qui ne serait pas allé dans son sens. Soutien de la royauté restaurée sur son trône en 1876, elle adhère à la dictature de Primo de Rivera en 1923, s'esquive devant la République en 1931 et finalement croit trouver sa porte de salut dans le protectionnisme franquiste. L'ouverture des frontières en 1975 marque la fin d'une illusion en prenant le système des colonies industrielles au dépourvu : à partir de cette date, les fermetures d'usine se succèdent en cascade. Des lieux de vie deviennent des lieux de silence. Pendant un quart de siècle, rien ne sera entrepris pour trouver une solution. De loin en loin, le discours « mémoriel » chargé de pathos a été la seule manifestation capable de se faire entendre, relayée par la presse. Pendant ce temps-là, les dégâts sont allés bon train.

Le premier ouvrage qui a attiré l'attention des chercheurs sur la question, en 1979, est celui d'un anthropologue, Ignasi Terrades⁸ qui voyait dans le phénomène des colonies industrielles un « particularisme historique ». L'expression est bien trouvée, en ce sens qu'effectivement, on ne trouve nulle part ailleurs des villages industriels avec des caractéristiques d'une telle cohérence et avec un affichage architectural aussi expressif. Par contre, en faisant une analogie entre le système des colonies et l'Etat-Providence des années 1970, il a durablement enraciné l'idée suivant laquelle le patronat textile s'était installé au bord de l'eau non pas pour disposer d'énergie hydraulique - mais alors pourquoi s'installer près d'une chute et en tirer parti ? - sinon pour dominer la main d'œuvre et mettre en application la paix patronale. S'il est clair que l'isolement des colonies a facilité leur contrôle, il n'en reste pas moins vrai que leur localisation correspond à des exigences pratiques, qui ont été démontrées à d'autres occasions. Cette vision

7 La comptabilité d'Antonio Sedó, conservée aux Archives Nationales de Catalogne ne manquent pas de le faire apparaître.

8 I. TERRADES, *Les colònies industrials, un particularisme històric*, Barcelona, Laia, 1979.

faussetement anthropologique repose sur l'absence de toute prise en compte de l'élément technique comme facteur déterminant dans la formation et l'évolution des colonies industrielles ; l'anachronisme et la confusion des périodes historiques, facilitée par les nombreux appels à une mémoire qui n'est pas toujours fiable. Le désarroi qui a succédé aux grandes fermetures d'usine, alors que le système des colonies mettait ses habitants à l'abri, a popularisé l'idée d'une période heureuse, un âge d'or révolu, que l'on aurait connu pendant le franquisme, loin des grèves et du chômage.

On a récemment, ravivé l'intérêt de la société civile en multipliant des célébrations sur le prétexte d'un faux anniversaire : il s'agissait de fêter, en 2005, les 150 ans de la loi de 1855, à laquelle on a prétendument attribué le point de départ des colonies industrielles⁹. Or, toutes les localités concernées par une ou plusieurs colonies ont réagi tout de suite, en organisant des rencontres, des visites, des colloques. Preuve, s'il en est, que l'image des colonies est intacte dans la population et que le sujet reste sensible, quel que soit le prétexte choisi.

UNE MISE EN VALEUR TRÈS INSUFFISANTE

Si pratiquement toutes les colonies industrielles ont cessé le travail, la plupart d'entre elles continuent à être habitées car le patronat, avant de se défaire des installations ouvrières, avait vendu les habitations à leurs occupants pour une somme modique. On se trouve ainsi devant un double problème : conserver aux colonies habitées leur physionomie d'ensemble sans trop de dégradations ou d'ajouts ; proposer une démarche de conservation et de mise en valeur à des ensembles significatifs qui ne soient pas en contradiction avec un mode de vie moderne. Ce qui a été fait reste encore dans le domaine des mesures ponctuelles.

Sur le Llobregat, qui concentre le plus grand nombre des colonies, un groupe d'architectes, en référence à ce qui a été fait pour l'Emscher Park, a proposé un aménagement de la vallée entre Manresa et Berga¹⁰. Là, les colonies se succèdent tous les un à deux kilomètres, en un vrai chapelet visuel. Un effort de signalisation a été fait. Des feuillets touristiques sont distribués, un centre d'interprétation est ouvert à Can Vidal ; on parle de projets immobiliers. Tout cela n'a pas dépassé le stade des intentions et la référence à l'Emscher Park relève de l'incantation.

9 Une discussion sur la législation qui aurait pu favoriser la création des colonies industrielles se trouve dans ma thèse, déjà citée et dans A. PANIAGUA MAZORRA, *Repercusiones sociodemográficas de la política de colonización durante el siglo XIX y primer tercio del XX*, Madrid, Ministerio de Agricultura, Pesca y Alimentación, 1992

10 Le travail d'études a été fait par les experts, dans le cadre de l'Ecole d'architecture de Barcelone et a été publié sous la direction de J.Sabaté i Bel. Le relais n'a pas été pris par les collectivités territoriales.

Cependant, un groupe suédois est acquéreur, semble-t-il de l'usine de Can Vidal, qui un temps avait fait l'objet d'une mise en valeur muséale, pour faire des logements. Des actions isolées sont menées à leur terme, comme à Can Gomis, qui bénéficie d'une bonne communication avec Barcelone, et où les logements de la colonie sont depuis quelques années réhabilités sans trop d'infidélité. Par contre, la Colònia Brós de Martorell est laissée à l'abandon malgré des éléments architecturaux de grande qualité. On peut la voir depuis la voie rapide qui va de Barcelone à Lleida et constater, de jour en jour, les dégradations irrémédiables.

Sur le Ter, une information est faite à partir du Musée Industriel du Ter, de Manlleu, qui fait office de centre d'interprétation. Sur le cours de ce fleuve, quelques-unes des colonies industrielles les plus achevées ont été édifiées. Citons la Colònia Baurier, dont une partie seule est visitable aujourd'hui puisque l'usine et la colonie ont été submergées par l'étang du barrage de Sau ; Borgonyà, de fondation catalane et écossaise, avec un parc de logements de qualité toujours habités, une église toujours en fonction et une usine, de belle facture qui, bien que fermée aujourd'hui, a conservé l'intégralité de ses archives. Le MIT (Musée Industriel du Ter) diffuse les informations et assure les visites, tout en valorisant le patrimoine le plus authentique. En cela, il accomplit un rôle pédagogique de qualité et de rééquilibrage car jusqu'à présent, la vallée du Llobregat, faisait davantage parler d'elle. Il reste qu'en l'absence de vraies études monographiques basées sur le dépouillement exhaustif des archives existantes, la connaissance que nous avons des colonies du Ter est encore schématique et lacunaire.

Il en est de même pour la colonie la plus célèbre, la Colonia Guëll, qui sans l'*aura* de Gaudí, auteur de la chapelle, ne serait jamais sortie de l'ombre. Edifiée à partir de 1895, dans la grande périphérie de Barcelone, l'usine est la seule parmi celle des colonies à ne pas fonctionner à l'hydraulique mais à la vapeur. Elle est d'une construction soignée, avec tout un vocabulaire de la brique, assez remarquable. Le petit village ouvrier construit sur un plan régulier autour d'une place carrée où s'ouvraient le casino, le théâtre et l'église s'est agrandi dans les premières années du XX^e siècle. Une extension a été construite en direction de la butte où se situe la chapelle ; des repères essentiels ont reçu une architecture remarquable, comme la bibliothèque, l'école, sans oublier la maison du maître d'école et la niche du chien, la maison des sœurs dominicaines chargées des soins aux malades et de la crèche. Cette deuxième série de construction est plus imaginative, avec des façades en pierres ou en brique plates où l'effet est recherché. Une petite maison, construite par l'architecte Berenguer attire l'attention plus particulièrement : entièrement en brique, avec une inspiration arabe marquée, avec des cloisons ajourées et une terrasse à clochetons qui domine un puits de lumière.

L'église devait jouer un rôle central dans cette communauté ouvrière, en étroite articulation avec l'usine. En effet, sur le projet du directeur de l'usine, Ferran Alsina, l'édifice religieux devait être composé de deux parties : une salle de

conférences au rez-de-chaussée, appelée à tort « la crypte » et l'église proprement dite au-dessus. Dans la salle de conférences, le directeur prévoyait de réunir régulièrement les ouvriers pour leur administrer la bonne parole, il était en quelque sorte le ministre d'un culte laïque, celui de l'usine d'Eusebi Güell. L'église avait une allure très semblable à ce que Gaudí était en train de construire pour la Sagrada Familia de Barcelone. On sait que l'illustre architecte se fit écraser en 1927 par un tramway. Il était si pauvrement vêtu que l'on mit un certain temps à se rendre compte de qui il s'agissait et ce laps de temps lui fut fatal : il mourut dans son transport à l'hôpital. Il laissa une œuvre importante inachevée, dont la Sagrada et l'église de la Colònia. On fit donc les services religieux dans la crypte, la seule aboutie. Récemment, sa restauration a déchaîné la polémique. Au total, dans ce village ouvrier si propre, si beau et si bien tenu, on a du mal à imaginer la condition ouvrière du début du XX^e siècle.

Trop d'un côté, pas assez de l'autre... Reste à souligner le rôle éducatif essentiel joué par le musée des Sciences et des Techniques de Terrassa¹¹. Parallèlement, la Députation de Barcelone (l'équivalent de nos préfectures) a misé sur le tourisme industriel, publie et diffuse amplement des plaquettes sur le sujet¹². Une association de municipalités impliquées dans le patrimoine industriel fournit, avec l'aide du musée de Terrassa, une information sur les colonies industrielles. Mais la confrontation entre les réalisations et les intentions ne laisse pas d'inquiéter. Ainsi, la Colònia Sedó d'Esparreguera, après avoir fait l'objet de projets farfelus, est soumise aujourd'hui à un plan de réhabilitation bien contestable.

LA COLÒNIA SEDÓ, UN MODÈLE À NE PAS SUIVRE ?

La plus grande et la mieux connue des colonies industrielles catalanes a vu se succéder deux générations d'entrepreneurs. Elle a gardé pour l'essentiel la physionomie qu'elle avait acquise dans les années 1880¹³. Née d'une « usine au bord de l'eau », la colonie se construit progressivement dès 1872 au point de

11 Voir la page web, en plusieurs langues dont le français : www.mnactec.cat.

12 www.turismeindustrial.org.

13 Notre thèse sur la Colònia Sedó a été complétée par les publications suivantes : G. DOREL-FERRÉ, « Los orígenes del capital industrial catalán, el ejemplo de la familia Puig de Vilanova i la Geltrú » *Revista de Historia Industrial*, n°8, 1995, p. 173-192 ; « L'eau ou le charbon? L'alternative énergétique de l'industrie catalane au XIX^e siècle » *Doctor Jordi Nadal, Homenaje, La industrialización y el desarrollo económico de España*, 1999, p. 1057-1067 et « Josep Puig i Llagostera (1835-1879), un capitaine d'industrie entre oubli et mépris » dans J. FAVIER, G. GAYOT, J. F. KLEIN, D. TERRIER et D. WORONOFF (dir.), *Tisser l'histoire, L'industrie et ses patrons XVI^e-XX^e siècles, Mélanges offerts à Serge Chassagne*, Presses Universitaires de Valenciennes, 2009, p. 349-359.

former un vrai village de 275 habitants en 1875. Elle est issue de la volonté du gérant de l'entreprise, l'industriel et ingénieur Josep Puig i Llagostera. Tout porte à croire que son projet de colonie industrielle, qu'il présente et défend dès 1872, soit le plus ancien de Catalogne. Il fait partie d'un projet plus global, qui fait de ce village industriel une réalisation unique.

Puig i Llagostera avait hérité de son père une usine moderne et bien équipée, qui fonctionnait sur les structures agrandies et consolidées d'un ancien moulin à farine. Il voulait en quadrupler la production. Pour cela, il lui fallait plus d'énergie, plus de main d'œuvre, donc une grande capacité hydraulique et un village industriel. Contrairement à ce que faisaient les entrepreneurs de la vallée, qui s'agrandissaient en se multipliant, Puig i Llagostera décide la construction d'un barrage à quatre kilomètres en amont et de faire venir l'eau par une conduite forcée souterraine d'abord puis en aqueduc. Il obtient ainsi une chute de 23 mètres de haut, qui sera portée, par la suite, à plus de trente. L'eau, précipitée dans une colonne de fer riveté passait en sous-sol pour actionner quatre turbines de 250 CV chacune. Cette installation inaugurée en 1879 peu de temps avant la mort de son auteur, fait sensation : non seulement il s'agit de la première du genre, mais de plus, elle a été entièrement conçue et financée par son promoteur. Parallèlement, il construit une cité ouvrière dont il dessine lui-même les grandes lignes : ce sera une suite d'immeubles en décrochement pour compenser la pente naturelle du sol, orientés perpendiculairement à une avenue plantée de platanes. L'ensemble est délimité par la route de Monistrol d'un côté et le fleuve de l'autre. L'entrée, que Puig i Llagostera avait voulue monumentale, présentait des tourelles crénelées et la maison dont il habitait l'étage noble quand il était de passage se trouvait dans l'axe de l'entrée, avec des tourelles crénelées qui lui avaient valu le surnom du « seigneur féodal ». Il est le premier, semble-t-il, à attirer la main d'œuvre pour la loger dans la cité nouvellement créée, d'où l'étonnement et les critiques des contemporains qui l'accusent de favoriser les mauvaises mœurs. Il meurt trop tôt pour cueillir les résultats de son œuvre qui sera achevée par son successeur, Antonio Sedó. Celui-ci s'y attache avec le sens pragmatique qui le caractérise. Il est ainsi amené à prendre un certain nombre de décisions par rapport au plan original : la chute trop brutale des eaux ayant entraîné l'explosion de la canalisation, il réduit la courbe, raccourcit l'aqueduc et remplace les quatre turbines par une seule de 1500 CV, la plus importante construite en Espagne à des fins industrielles. Cette installation se fait en 1899 ; son fils Luis devait plus tard prendre une autre décision importante : en 1903, il fait construire au pied du barrage du Cairat une centrale hydroélectrique qui complète ainsi une installation énergétique qui fonctionnera sans changements jusqu'à la fin de l'entreprise. Quant à l'usine, elle est développée suivant les prévisions. C'est une usine intégrée, qui reçoit le coton brut et expédie les textiles finis. Au début du XX^e siècle, elle emploie autour de 2000 ouvriers.

À côté de cet équipement unique en son temps, mais largement imité par la suite, Antonio Sedó poursuit à marches forcées la construction de la colonie, qu'il achève vers 1885. L'église ne sera consacrée qu'en 1892. Plus important peut-être, le changement de position des édifices qui marquent l'exercice du pouvoir : si l'église est située au centre de la cité, avec un nombre égal d'immeubles de part et d'autre de façon à déterminer une place, où se déroulent tous les événements de la petite communauté, la maison de maître, elle, change de lieu. Abandonnant l'édifice de l'entrée au directeur et aux employés, le gérant se fait construire, à l'intersection de la cité et de l'usine, une maison complétée d'un vaste jardin d'agrément qu'un mur sépare de la cité ouvrière. De la fenêtre de sa chambre à coucher, Antonio Sedó peut observer tous les mouvements des ouvriers à l'intérieur de l'espace usinier.

En dehors de l'installation d'une petite unité de fabrication de carbure de calcium qu'Antonio Sedó place à l'endroit du jardin qui jouxtait la maison de Puig i Llagostera, l'ensemble ne subira aucune transformation pendant les années 1920 et 1930. Après la Guerre Civile, la famille patronale récupère un outil de production en parfait état de marche. L'entrée est réorganisée avec de nouveaux bureaux là où existaient quelques-unes des plus anciennes maisons ouvrières et une petite crèche est construite non loin de là. Ce sont les seules modifications. L'ensemble gardera son allure telle qu'elle fut pensée par Puig i Llagostera, jusqu'à la fin, en 1979.

Cet ensemble cohérent et d'une valeur historique fondamentale devait être mis en question par les désindustrialisations : morcelé, amputé, il risque aujourd'hui de perdre tout son sens. Trois coups ont été portés, successivement, par une gérance acculée à la faillite et couverte de dettes.

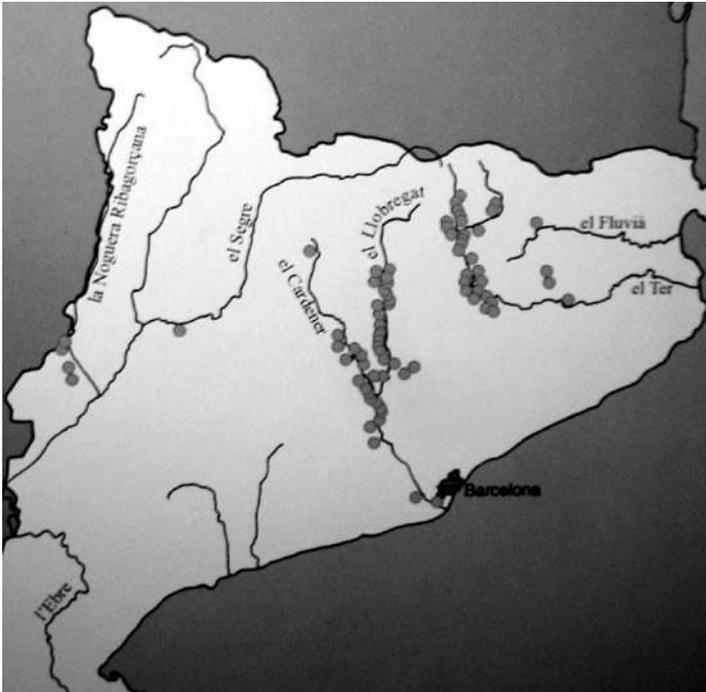
En premier lieu, le barrage du Cairat et la micro-centrale ont été vendus à un particulier qui revend l'électricité pour son compte ; c'est sans doute la partie qui a été le moins modifiée, mis à part le fait qu'une autoroute traverse la vallée au pied de la montagne de Montserrat, en défigurant un endroit qui, il y a peu, était un des plus poétiques de Catalogne. La conduite forcée souterraine, construite suivant les techniques populaires, est abandonnée aux mauvaises herbes tout comme l'aqueduc, qui bientôt croulera sous le poids de la végétation et qui, de toutes façons, sera prochainement amputé d'une de ses arcades qui empêche, dit-on, la création d'une voie de circulation moderne. Le système hydraulique est donc bien mis à mal et de moins en moins visible dans le paysage. On ne comprendra bientôt plus le rôle fondamental qu'il a joué dans la genèse et le rayonnement de l'usine.

L'usine a été vendue par lots à des industriels qui avaient besoin d'espace. Chaque jour on observe les effets des modifications, certaines irréversibles, sans respect du cahier des charges. Les parties non vendues, comme le château d'eau construit par Antonio Sedó, menacent ruine. Parmi les acheteurs, une société

italienne avait acquis la salle de la turbine de 1899. Ne sachant comment se défaire de la monstrueuse machine, elle l'a revendue à la Caisse d'Épargne de Manresa qui a demandé au Musée des Sciences et des Techniques de Terrassa de la mettre en valeur. Un petit musée a été organisé autour d'elle. Percée sur son flanc, on peut se promener à l'intérieur et assister à une projection en 3D. Cependant l'attrait que représente cette machine s'est vu notablement enrichi par le résultat des fouilles qui ont été menées dans le sous-sol. On a pu ainsi mettre en évidence, sous les installations actuelles, celles qui datent de la période précédente, du temps de Puig i Llagostera. Les deux niveaux d'aménagements techniques sont un témoignage unique et révèlent les préoccupations des entrepreneurs catalans pour perfectionner leur système énergétique pendant le dernier tiers du XIX^e siècle. Malheureusement, malgré son immense intérêt, le musée manque de moyens et ne se visite que sur rendez-vous.

La cité ouvrière a été cédée à la municipalité de rattachement qui l'a à son tour cédée à l'entreprise d'économie mixte qui gère, entre autre, le logement social en Catalogne, INCASOL. Il a été décidé d'abattre la plupart des immeubles et de les refaire à l'identique selon des normes actuelles pour les aménager en logements sociaux. L'église, toujours propriété de la municipalité, sera rénovée pour servir de centre civique. Rien n'est prévu pour la maison patronale qui se dégrade à toute vitesse. Rien n'a été pensé pour établir ne serait-ce qu'une relation entre les différentes composantes du site. Qui plus est, la crise immobilière a provoqué l'arrêt des travaux qui reprendront on ne sait quand, ni sur quelles bases.

D'une certaine façon, l'évolution de la Colònia Sedó résume le sort qui guette les colonies industrielles. Les colonies les plus proches de Barcelone, et les mieux reliées par le train ou la voiture sont, dans le meilleur des cas, destinées à devenir l'exutoire du logement social dont l'aire métropolitaine a besoin. Les plus éloignées de Barcelone ont des chances de subsister, mais le plus souvent, vite dégradées, du fait que leurs propres habitants, peu soucieux de vivre dans un lieu d'histoire à préserver, n'ont pas su adopter des critères communs d'intervention sur le site. Des missions d'inventaire sont faites d'un côté, par le ministère de la culture, alors que la Généralité a déjà, de fait, abandonné les sites. Dans tous les cas de figures, c'est tout un passé qui perd sa structure physiologique et fonctionnelle. On n'a jamais tant parlé de mémoire et jamais tant trahi le passé.



Localisation des principales colonies industrielles catalanes.
© La Gran Enciclopèdia Catalana.



Vue d'ensemble de la colònia Pons, dans la haute vallée du Llobregat.
© Musée des Sciences et des Techniques de Catalogne.



Maisons ouvrières de la Colònia Borgonyà, sur le Ter. Cliché de l'auteur.



La Colònia Bros, de Martorell, à l'abandon. Cliché de l'auteur.

